

Mademoiselle de F.

(Mademoiselle de Franquières)

Pièce en 4 actes.

(Tranches de vie à Franquières à la fin du 18^e siècle)
(histoire romancée)

Lieu : château de Franquières à Biviers

Acte 1 : 1768, visite de Rousseau à Franquières,
Acte 2 : 1783, science de salon,
Acte 3 : 1790, sous la Révolution,
Acte 4 : 1802, un monde nouveau, Fourier à Franquières.

Personnages (3 femmes, 9 hommes - 4 par acte -, plus figurants)

Louis Aymon de F. : membre honoraire du Parlement, seigneur de Franquières, voltairien, très fatigué.

Laure Planelli de la Valette : sa seconde épouse, autoritaire, cultivée, admiratrice de Rousseau.

Laurent Aymon de F. : leur fils, conseiller au Parlement, partisan des philosophes.

Marie-Françoise Aymon, demoiselle de Franquières, sœur de Laurent.

Jean-Jacques Rousseau : philosophe pourchassé, cherche à trouver refuge en Dauphiné.

Sébastien du Menon : petit noble biviérois, syndic de la noblesse, habite Farquières (Plate-Rousset).

André Réal : non noble, avocat de Biviers, riche, lettré, habite les Barraux.

Vidaud de la Tour : seigneur de Biviers, ex-président du Parlement, conseiller de Louis XVI, hostile à la Révolution.

De Mayen (Pierre du Pré) : syndic des *forains* (étrangers) à Biviers, puis noble de fraîche date, ex-consul de Grenoble.

Retenu à Versailles en 1788 (lettre de cachet, *ournée des tuiles*). Maire de Biviers en 1800, habite le château du Bontoux.

Joseph Fourier : préfet de l'Isère, savant, précédemment *directeur* de l'Egypte.

Alix : jeune demoiselle de compagnie.

Joueurs et joueuses de cartes : nobles ou personnalités des environs.

Baptiste : un valet.

Auteur : Pierre Blanc (Internet : Pierre@Blanc38.fr)

Notes pour l'acte 1.

On sait que Rousseau, errant, poursuivi par le Parlement de Paris pour son livre *l'Emile*, chassé de la Suisse, inadapté en Angleterre, se réfugie en Dauphiné en juillet 1768, alors hors de portée des juridictions parisiennes. Il cherche à louer une maison à la campagne et il est venu en visiter une à Biviers. On sait également que la famille de Franquières était très favorable à Rousseau (le père, ancien condisciple de Voltaire, un peu moins), que Laurent, qualifié de savant, probablement botaniste comme Rousseau, a entretenu une correspondance avec lui. Laurent était contre le mariage et très antiféministe. Les répliques qui lui sont attribuées à ce sujet dans cette pièce sont en majeure partie de lui (cf. *La vie des aristocrates en province pendant la seconde moitié du 18^e siècle*, par Antoine de Gallier, réf. BIB 8°3887 aux Archives de l'Isère).

Acte 1 : 1768, visite de Rousseau à Franquières

Lieu : un salon du château de Franquières, juillet 1768.

Personnages

Jean-Jacques Rousseau : philosophe pourchassé, cherche un refuge en Dauphiné, 56 ans.

Louis Aymon de F. : conseiller honoraire au Parlement, seigneur de Franquières, voltairien, très fatigué, 70 ans.

Laure Planelli de la Valette : sa seconde épouse, admiratrice de Rousseau, 46 ans.

Laurent Aymon de F. : leur fils, conseiller au Parlement, partisan des philosophes, 24 ans.

MdF : Marie-Françoise Aymon, demoiselle de Franquières, sœur de Laurent, 22 ans.

Baptiste : un valet.

Scène 1

On pourrait, au début, jouer en sourdine l'air des Allobroges, bien qu'il n'ait été écrit qu'en 1850. Mais il traduit bien la situation : Rousseau, proscrit, vient se réfugier en Dauphiné, terre hors de la juridiction du parlement de Paris.

En scène, Mme de Franquières (Laure) et sa fille inspectent la pièce.

Laure (*examinant la cheminée*) : S'il vous plaît, vérifiez bien la propreté des chandelles, ma fille. Ensuite, vous regarderez tous les sièges. Je ne veux voir aucune trace de poussière !

MdF : Croyez-vous, Mère, qu'il faille vérifier de si près l'ordonnancement du salon ? Notre grand philosophe ne doit pas s'attacher à de si petits détails.

Laure : Détrompez-vous. Rousseau a fréquenté les meilleurs salons de Paris. Je veux pouvoir soutenir la comparaison. Nous devons tenir notre rang.

MdF : Peut-être, mais ce n'est pas un aristocrate. Il a frayed avec de bien petites gens.

Laure : Je ne veux pas le savoir. Ses écrits sont admirables.

Scène 2

Entrent Laurent et son père.

Laurent : Mère, je crois que tout est prêt pour recevoir notre grand homme. Il arrivera dans la voiture de Bovier, son guide.

Dès que Baptiste les verra, il sonnera la petite cloche et j'irai à la rencontre de Jean-Jacques dans la grande allée.

N'oubliez pas qu'étant proscrit en France, il vient ici incognito et se fait appeler Renou.

MdF : Notre mère et moi lui avons préparé la chambre bleue face à Belledonne.

Louis : Vous avez bien fait. Heureusement, il est matinal, sans quoi, le soleil l'aurait dérangé.

Laure : Nous lui avons préparé aussi un bon souper, avec beaucoup de légumes et peu de viandes. J'espère avoir bien fait.

Laurent : Bien sûr, vous savez bien qu'il adore brouter la laitue !

MdF : Ne soyez pas sarcastique ce soir, Laurent. Pour une fois, laissez Voltaire au vestiaire...

Laurent : Et vous, laissez Rousseau au berceau !

Laure : Assez, mes enfants ! Vos joutes sont plaisantes, mais retenez votre langue aujourd'hui.

Laurent : Mère, j'adore faire enrager Françoise. Et je suis en très bons termes avec Rousseau.

Louis : Je le suppose, mon fils. Sans ça, il y a longtemps qu'il ne vous écrirait plus.

Laurent : N'oubliez pas que, s'il vient ici, c'est d'abord pour me voir et voir notre domaine.

Louis : Et aussi parce qu'il cherche à louer une maison dans la région !

Laure : Pour être placé sous votre protection sans doute ? Est-il vraiment marié comme le bruit en court ?

Laurent : Hum ! Si on lui en parle, il élude la question.

Louis : La vérité est qu'il a une concubine depuis près de 20 ans. Je tiens cette précision de Voltaire lui-même.

MdF : Est-ce vrai qu'il aurait eu cinq enfants et qu'il les a tous abandonnés ?

Louis : Oui, c'est quasiment certain. Mais il ne les aurait pas abandonnés : selon lui, il les a confiés à la charité publique, parce qu'elle saurait mieux les élever que lui.

MdF : Oh, le pharisien !

Laurent : Oui, il sait donner de bons conseils aux autres. Je ne retire pas mon mot, sœurlette : *Rousseau au berceau* !

Laure : Surtout, ce soir, aucune allusion à ses enfants, vous entendez ! Le personnage est très, très susceptible. La moindre parole déplaisante et il quitte la maison. Quel scandale ! Faites très attention, mes enfants, et vous aussi, Louis : il vous arrive de tenir des propos qui dépassent votre pensée.

Une cloche sonne

Laurent : C'est lui. J'y vais.

Louis : Je vous suis.

Il sortent.

Scène 3

MdF : Mère, avez-vous déjà approché Jean-Jacques ?

Laure : Mes parents m'assurent l'avoir rencontré chez les Mably à Lyon. J'avais, je crois, 18 ans. Il était jeune et précepteur des enfants de la maison. Je ne l'ai même pas remarqué.

MdF : Mais vous avez vraiment connu Voltaire !

Laure : Ah oui ! celui-là, on ne l'oublie pas !

MdF : Vous me l'avez toujours dépeint comme un être abominable.

Laure : Presque ! Il est venu chez mon père lors d'un séjour à Lyon. Il a passé toute la soirée à faire des bons mots, tous plus cruels les uns que les autres. Et souvent au détriment de la religion. J'étais mal à l'aise et, je ne sais pas pourquoi, je me mettais toujours du côté des gens bafoués.

MdF : Pourtant mon père l'apprécie beaucoup.

Laure : Oh, votre père ! Bien sûr, il a connu Arouet au collège de Clermont à Paris. Ils étaient, paraît-il, bons amis. Mais il ne saisit même pas la méchanceté des propos de Voltaire à son égard. Comme ça, il est sûr de ne pas se fâcher avec lui.

MdF : Dois-je croire que vous aimez Rousseau autant que vous détestez Voltaire ?

Laure : Vous avez tout compris, ma chère Françoise.

MdF : Mère, connaissez-vous ce petit couplet sur Jean-Jacques et son théâtre ?

*Au lieu du Misanthrope, on voit Jacques Rousseau,
Qui, marchant sur ses mains et mangeant sa laitue
Donne un plaisir bien noble au public qui le hue.*

Laure : Oui, je connais. Laurent aussi, je suppose. On dit que l'auteur en est Voltaire. En tout cas, c'est bien son style.

MdF : Que préférez-vous dans les écrits de Jean-Jacques ?

Laure : Et bien, c'est *la Nouvelle Héloïse*, bien sûr, et puis, ensuite, *l'Emile*. Le reste est plus difficile à lire. Et vous ?

MdF : Je suis entièrement d'accord avec vous. J'ai lu aussi *le Contrat social* et *l'Inégalité parmi les hommes*. Ils sont dans notre bibliothèque.

Laure : Etes-vous allée jusqu'à la fin ?

MdF : Pas vraiment. J'ai un peu survolé... C'est souvent fastidieux et même un peu endormant.

Laure : Chut, les voilà !

Scène 4

Entre Laurent, suivi de Rousseau et de Louis.

Laurent : Monsieur, je vous présente ma mère et ma sœur (*révérence de MdF, Laure salue de la tête*)

Mesdames, voici notre invité, monsieur Renou.

Rousseau (*saluant*) : Je suis fort honoré d'être reçu dans une aussi noble famille.

Laure : Monsieur, pour nous, la noblesse est celle de l'esprit ; vous êtes ici chez vous.

Rousseau : Merci, madame. Bovier m'a assuré que votre famille était toute entière acquise aux idées nouvelles.

(*A Laurent*) Mais, Monsieur, puisque vous êtes conseiller au Parlement, comment cette digne société est-elle disposée envers les philosophes ?

Laurent : C'est à parts égales. Nous avons nos anciens et nos modernes. Cela nous vaut des discussions interminables. Et ça me fatigue, si vous saviez !

Rousseau : C'est pourtant un grand honneur que d'être conseiller à Grenoble !

Laurent : Pour d'autres peut-être. Mais moi je suis las de cette charge. J'ai trop de scrupules. Comment, moi, parce que je suis riche et parce que j'ai eu des ancêtres riches, aurais-je le droit de juger les autres ? C'est un privilège exorbitant !

Quand je vois que nous passons le plus clair de notre temps à rechercher dans de vieux grimoires des arguments en faveur de la cause qu'on préfère. Ce n'est pas ça le droit tout de même ! Qu'en dites-vous ?

Rousseau : Je vous donne tout à fait raison. On ne devrait pas être juge et partie. Comment comptez-vous y remédier ?

Laurent : En démissionnant de ma charge dès que possible. Et puis en voyageant, en parcourant le monde ...

Rousseau : Quand vous vous serez bien instruit sur les mœurs étrangères, vous pourrez écrire un essai sur la justice ...

Laurent : Que nenni ! Après ces grands voyages, je reviendrai à Biviers cultiver mes roses.

Laure : Et vous marier enfin, mon fils !

Laurent : Je vous en prie, ma mère, vous connaissez ma position ...

Laure : Monsieur Rousseau, je vous serais infiniment reconnaissante si vous persuadiez Laurent de se marier.

Rousseau : Qu'avez-vous, monsieur, contre le mariage ?

Laurent : C'est une entreprise orageuse, une lutte perpétuelle et inégale entre l'homme et la femme. Si vous pouviez voir le sort de mes amis ! Ils se sont quasiment tous laissés dominer par leur femme. Elles sont superficielles, coquettes et ne pensent qu'à dilapider les biens de leur mari.

MdF : Vous êtes injuste et aveugle ! Regardez les ménages de nos paysans : certains vont jusqu'à battre leur femme !

Rousseau : Laurent, est-ce vrai ? Ces faits ne vous ont sans doute pas échappé. Vous avez dû réfléchir à tout cela.

Laurent : Je pense que l'époux dominé, c'est le plus philosophe, le plus instruit. Chez nos paysans, la femme va à l'église, elle a un minimum de morale, elle est donc plus vulnérable ; chez nous, gens de qualité, c'est le contraire, les hommes sont beaucoup plus instruits, donc plus pacifistes et, par conséquent, plus faibles.

MdF : Vous ne m'aviez jamais raconté ça, monsieur le raisonneur ! Je vous aurais volontiers donné la réplique !

Louis (*totallement dominé par sa femme et voulant éviter cette discussion*) : Je suis bien las ce soir. Monsieur, chère amie, permettez-moi de me retirer.

Rousseau : Bonsoir, Monsieur. Je vous souhaite un repos réparateur.

Laurent et MdF : Bonsoir, père.

Scène 5.

(Le père sort).

Rousseau : Si vous le voulez bien, restons en là pour ce soir. Nous en discuterons entre nous, Laurent, plus tard et sans passion. Vous avez d'ailleurs, sur la religion des manants, des idées bien proches de celles de Voltaire. Mais n'avez-vous jamais rencontré de femme pour qui vous ayez eu estime et inclination ?

Laurent : Bien sûr, cela m'est arrivé.

Rousseau : Et vous n'avez pas songé au mariage avec elles ?

Laurent : Ah non ! mais j'aurais souhaité qu'elles épousassent un de mes amis.

Rousseau : Vous êtes décidément bien étrange. Avec qui désirez-vous passer vos jours et vos nuits ?

Laurent : Mais avec ma bibliothèque, cher ami. C'est ma meilleure sultane. Et avec mes roses.

Rousseau : En effet, j'ai vu votre bibliothèque ; elle est superbe et on dit que votre roseraie est magnifique.

Laurent : Oui, j'en suis très fier.

Rousseau : Il paraît que vous utilisez des techniques nouvelles. Vous pratiqueriez une sorte de ... sélection artificielle ?

Laurent : C'est exact. Ces techniques me permettent d'avoir des fleurs inédites et très belles.

Rousseau : Mais vous violez la nature, monsieur ... La nature, il faut la laisser faire ...

Laurent : Mais si je laissais faire la nature, les herbes sauvages envahiraient vite mes jardins. La nature seule, c'est le désordre. Je la canalise, je ne la viole pas.

Rousseau : Ah, vous croyez !

Laurent : La preuve, c'est que, si je cesse d'orienter la fécondation de mes roses, elles redeviennent bien vite des églantines.

Rousseau (*le ton monte*) : Vous forcez la nature, vraiment ! Vous jouez à l'apprenti sorcier !

Laurent : Non, je ne suis pas d'accord. C'est ça la recherche du progrès et d'un monde meilleur. Il faut expérimenter !

Laure : Je vous en prie, messieurs. Topez là. Vous n'allez pas vous fâcher sous mon toit !

Laurent : Vous avez raison, mère. Parlons plutôt de la journée de demain. Monsieur Renou, après une bonne nuit, je vous propose d'aller visiter à la Grivolière une petite maison qu'on me dit être libre. Elle pourrait vous convenir ...

Rousseau : Y a-t-il de l'eau à proximité ?

Laurent : Vous faites bien de poser la question. En effet, l'eau est rare à Biviers, mais cette maison a un droit sur une fontaine toute proche.

Rousseau : C'est bien. J'espère que ma femme en sera satisfaite et se plaira en ces lieux. Elle viendra voir plus tard. Dites-moi, Madame, dans la paroisse, les femmes allaitent-elles elles-mêmes leurs enfants ?

Laure : Vous savez, peu de dames ont encore lu *l'Emile*. Mais celles qui l'ont fait sont enthousiastes et se sont promis d'élever leurs enfants selon vos préceptes. Quant aux femmes du peuple, non seulement elles allaitent leur poupon, mais souvent elles en ont un ou deux autres en nourrice. Les Grenobloises de qualité ont peur de déformer leur poitrine en allaitant. Elles préfèrent placer leurs nourrissons ici, au bon air, à deux lieues de la ville.

Rousseau : J'espère, Madame, que, grâce à votre zèle et à celui de vos amies, les Grenobloises voudront bien vite revenir à la grande loi de la nature. Dites-moi, quelle autre espèce ferait allaiter ses petits par des étrangers ?

Laurent : Je suis sûr que ma mère et ma sœur défendront vos idées. Mais revenons au programme de demain, si vous le voulez bien. Après notre visite à la Grivolière, nous monterons sur l'adret pour herboriser. On y trouve des plantes étonnantes et magnifiques ; le climat des flancs du St-Eynard est tout à fait spécial, presque méditerranéen.

Rousseau : Je serai heureux d'y découvrir des espèces nouvelles. Mon herbier va s'enrichir.

Laurent : J'en serai heureux moi aussi.

Laure : Vers midi, avec ma fille et mes gens, je viendrai vous rejoindre. Nous apporterons de quoi faire un repas sur l'herbe avec du meilleur vin de Franquières. Et puis au dessert, nous chanterons tous en votre honneur.

Au piano, Marie-Françoise a entamé l'air de Colin et Colette dans le Devin du village, opéra de Rousseau.

Entrent quelques garçons et filles, chantant le passage et dansant en ronde.

Rousseau est ému ; il esquisse une larme.

Rideau

En projection sur le rideau :

Rousseau, vexé par la maladresse de certains Grenoblois, quitte la ville précipitamment quelques jours plus tard et s'installe à Bourgoin . Il s'y marie avec sa concubine Thérèse Levasseur.

Depuis le hameau de Monquin, proche de Bourgoin, Rousseau écrit pour Laurent sa "Lettre à M. de Franquières".

Laurent démissionne l'année suivante de sa charge de conseiller et se met à voyager en France, puis en Europe.

Son père, Louis, meurt quelques années plus tard et Laurent devient seigneur de Franquières.

Fin de l'acte 1.

Note pour l'acte 2 :

Depuis 1778, le climat s'est bien amélioré ; les vendanges sont bonnes, l'optimisme et l'insouciance règnent. Les *philosophes* continuent à dénoncer les injustices, l'esclavage, l'intolérance, la nécessité des réformes, d'une constitution ... D'autre part, la science se dégage des idées reçues et fait des progrès remarquables : automates, premiers aérostats, première machine à vapeur, chimie de Lavoisier, engouement pour l'électricité ... On en parle beaucoup dans les *salons* et on *expérimente*.

Acte 2 : 1783, science de salon à la fin du 18e

Lieu : Un salon du château de Franquières, septembre 1783.

Personnages :

Les mêmes, excepté Louis Aymon et Rousseau, décédés :

Laurent Aymon a 39 ans, **MdF** 37 ans, **Laure Planelli de la Valette** 61 ans. Plus :

Sébastien du Menon : petit noble biviérois, syndic de la noblesse, habitant Farquières (Plate-Rousset), 41 ans.

André Réal : non noble, avocat de Biviers, riche, lettré, habitant les Barraux (29 ans).

Joueurs et joueuses de cartes, nobles ou personnalités des environs.

Scène 1 (*montgolfière*)

Sur scène, des joueurs de cartes. A l'une des tables, le jeu est fini et les joueurs boivent.

A l'autre table, le jeu continue. Laurent est assis sur une table (ou sur un meuble bas), il bavarde avec les joueurs.

Laurent : Cette partie dure bien longtemps !

Un joueur : J'ai un brelan !

Un autre : Et moi le mort !

Un joueur : Voilà, cette fois, c'est fini. Je me suis fait totalement dépouiller.

Laurent : Bah, vous vous rattraperez la prochaine fois. Prenez une boisson et écoutez-moi.

Le joueur : Nous sommes venus pour ça.

Laurent : Je vous ai invités, chers amis, pour vous raconter cet événement unique, sensationnel : les frères Montgolfier ont lancé il y a trois mois un ballon à Annonay, puis un autre avec des animaux cette fois il y a 15 jours à Versailles. Le rêve d'Icare est exaucé. Quel philosophe l'avait prévu ? L'expérience et la ténacité des Montgolfier ont eu raison de l'incrédulité. Jusqu'ici, l'homme se déplaçait sur la surface de la Terre, laquelle, vous le savez, a deux dimensions. Nous venons de conquérir la troisième. Bientôt, nous nous voyagerons sans obstacles, sans péage à la vitesse du vent. Vraiment, c'est une grande étape pour la science et le progrès !
Ma sœur et moi avons assisté tous les deux à cet exploit ; mais je vais lui laisser la parole : elle va vous le raconter à sa façon, en lisant une lettre qu'elle a écrite à ses cousines, avec son style qui nous enchante. A vous, Françoise.

MdF : Je suis confuse d'être écoutée par une assemblée aussi distinguée. Veuillez avoir de l'indulgence pour ma relation.

(elle lit)

Donc, ce 4 juin 1783, nous prenons place à Annonay avec la bonne société du Vivarais pour assister à ce spectacle étonnant : un ballon de 30 pieds va s'élaner dans les airs ! Au milieu du champ, une estrade et, sous l'estrade, un fourneau que des ouvriers activent. Un gros tuyau en sort et traverse l'estrade. M. de Mongolfier arrive, salue la foule et, tel un maître de cérémonie, dirige de ses seuls gestes toutes les opérations. Pas un mot, le silence complet ! Trois mâts ont été dressés. Des serviteurs, une dizaine environ, s'avancent et soutiennent avec moult précautions une sorte de grande voilure en papier enfermée dans un filet. Le maître les oriente ; ils se répartissent autour du tuyau fumant et centrent l'ouverture du papier sur ce tuyau. D'autres élèvent la voilure, l'accrochent aux mâts et tirent tant qu'ils peuvent. Miracle ! Des poches d'air se forment, des poches de plus en plus nombreuses qui se réunissent, qui s'agglutinent. Bientôt, toute la voile n'est plus qu'une grosse poche. Le ballon se gonfle. Alors, au commandement du maître, deux, puis trois assistants, puis quatre cessent de soulever la voilure et la retiennent maintenant avec des cordes. Le ballon continue de gonfler, les cordes se tendent. Bientôt, tous les serviteurs se mettent aux cordes et retiennent la machine qui ne demande qu'à s'enfuir. Mais le maître juge qu'il est encore trop tôt et fait attendre. On active le feu. Et puis on attache un petit fourneau au bas de la machine et c'est enfin l'ordre tant attendu : lâchez tout ! Le ballon s'envole dans le ciel, majestueux. Il monte très haut et se dirige vers le nord. Au bout d'une dizaine de minutes, il redescend et se pose dans un vignoble à plus d'une demi-lieue de la ville. C'est une bien belle aventure et je suis fière d'y avoir assisté.

(pendant cette lecture, on pourrait, en parallèle, faire s'envoler un ballon miniature en papier d'environ 1 m³)

Laurent : Voilà ce que nous avons vu, mes amis. La même expérience se fera, paraît-il, à Grenoble dans quelques mois.

Auparavant, un homme aura sans doute osé s'envoler pour la première fois. Il y a déjà des volontaires à Paris.

Monsieur Pilâtre de Rozier piétine d'impatience. Mais, pour l'instant, le roi refuse son accord.

Du Menon : Il a bien raison. Savez-vous par quelle vertu s'envolent ces ballons ?

Laurent : Ces messieurs Montgolfier soutiennent que c'est en vertu de l'électricité produite par les flammes du fourneau.

Mais un savant genevois, M. de Saussure, donne une autre explication, la force d'Archimède. Et monsieur Charles, un savant de Paris, a fait la même expérience sans feu, mais avec de l'hydrogène, ce qui va bien dans le même sens.

Réal : Tout cela est bien mystérieux ! Je suis sûr que vous en savez plus que vous ne le dites sur cette fameuse électricité !

MdF : Mon frère pourrait vous montrer quelques expériences sur l'électricité que nous avons apprises dans les salons lyonnais.

Laurent : Je suis bien d'accord, mais c'est à vos risques et périls !

Scène 2 (électricité)

Laurent agite une clochette ; un domestique entre.

Laurent : Baptiste, voulez-vous m'apporter la machine électrique qui est sur la crédence dans la bibliothèque.

Baptiste : Tout de suite, monsieur.

Laurent : Si vous le voulez bien, nous allons faire une chaîne en nous tenant par la main. Le dernier de la chaîne touchera de sa main libre le bouton de la porte. Je serai le premier et quand j'aurai chargé d'électricité la bouteille de Leyde avec ma machine, je la toucherai et nous ressentirons tous un picotement au passage de l'électricité qui ira se déverser à travers nous jusque dans la porte. Il est indispensable que tout le monde reste bien sur le tapis.

Laure : Vous êtes sûr que ce n'est pas pactiser avec le diable ?

Laurent : Ma mère, nous n'en sommes plus là !

Du Menon : C'est bien sans danger, n'est-ce pas ?

Laurent : J'ai déjà fait plusieurs fois cette expérience avec la meilleure société. Même Voltaire y a participé. Ce n'est ni agréable, ni désagréable. Ce qui est remarquable, c'est qu'il n'y a pas d'aléa. Quelles que soient les personnes, l'effet est toujours le même, à condition qu'on se tienne tous sur un bon tapis. Il ne peut pas y avoir de magie là dessous.

(Le domestique apporte la machine électrostatique et la bouteille de Leyde)

Laurent *(il connecte machine et bouteille et tourne la manivelle)* : Voyez-vous, cette machine fait tourner sur de l'ambre des peaux de chat qui déchargent leur électricité dans des peignes, puis dans la bouteille de Leyde que vous voyez ici.

MdF : Si vous le voulez bien, formons la chaîne. Je me place la dernière et c'est moi qui toucherai la poignée de la porte.

(ils forment la chaîne)

Laurent : Tout le monde est-il prêt ? ... Je vais toucher la bouteille... Trois, deux, un, zéro !

Les participants : Aie ! Aie ! Vous êtes diabolique, Laurent. Brr ! Vous nous avez pris en traître. Ce n'est pas drôle du tout. Il y a du Satan là-dedans. Bizarre ! Etonnant ! On recommence ? ...

Laurent : Non, ce n'est pas méchant, c'est un peu surprenant la première fois. Il faut bien se mettre au courant des idées nouvelles : c'est quelquefois au prix d'un petit désagrément.

MdF : Avec l'électricité de la machine, on peut aussi attirer des bouts de papier. C'est sans désagrément cette fois. Laurent va vous le montrer.

Elle fait de petits morceaux de papier. Laurent recharge la bouteille. Avec un fil de fer enrobé de tissu, il attire les papiers.

Participants : Oh ! Surprenant ! magique ! Que se cache-t-il là-dessous ?

Laure : Vous ne m'ôtez pas de l'esprit que c'est le diable qui est dans cette bouteille !

Laurent : Il n'en est rien. C'est réglé comme du papier à musique. Les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets : c'est tout le contraire de la magie. C'est de la science pure, mes amis ! Vous venez de faire connaissance avec l'électricité. Qui sait jusqu'où cette découverte va nous mener ? Qui peut prédire son avenir ? Notre siècle a fait d'étonnants progrès, plus que tous les autres siècles réunis.

Laure : Vous exagérez un peu, Laurent. Si la Faculté vous entendait !

Laurent : Je suis sincère et je pèse mes mots. Mais il est probable que le prochain siècle fasse encore plus de découvertes que le nôtre. Je crois en l'accélération de la science. Plus on connaît de vérités, plus on est à même d'en découvrir d'autres.

Réal : Peut-on dire que l'électricité qui attire vos petits papiers est la même que celle qui attire la montgolfière dans le ciel ?

Laurent : J'ai vous ai dit mon sentiment tout à l'heure. Les frères Montgolfier le croient; mais les physiciens Charles et de Saussure soutiennent qu'il n'en ait rien. Je serais plutôt de leur avis. Pour les petits papiers, peut-être, un jour, un nouveau Newton nous dira comment ils sont attirés.

Scène 3 (automate, astronomie...)

Réal : Chez vous, tout est bien étrange, Monsieur. Vous êtes tellement passionné par les sciences et les découvertes modernes ! Et vos expériences sur les roses ! Mais ce que j'admire le plus à Franquières, c'est votre canard mécanique.

Laurent : Vous voulez dire celui de monsieur Vaucanson ? Oui, ce mécanicien avait vraiment du génie et des doigts de fée.

Réal : J'aimerais bien montrer ce canard à ma femme.

Laurent : Hélas ce n'est pas possible ! Pendant mon voyage en Italie, ma sœur l'a laissé tomber et il s'est cassé ; il est en réparation chez Vaucanson.

Du Menon : Mais je croyais que Vaucanson était mort.

Laurent : En effet. Mais il a créé à La Sône une fabrique d'automates ; nous avons apporté notre canard dans son atelier. Il nous sera rendu le mois prochain. Vous pourrez alors revenir à Franquières et revoir cette merveille.

Réal : Je suis bien déçu ; mais sûrement je reviendrai, si vous le voulez bien.

Laurent : Si vous aimez la science, nous pouvons vous montrer d'autres curiosités. Tenez, par exemple, notre lunette de Galilée qui nous permet d'observer le ciel.

Du Menon : Mais j'observe très souvent le ciel sans l'aide de ce Galilée. Et je connais toutes les constellations !

Laurent : A la bonne heure ! Savez-vous que certains astres, ceux qui sont mobiles sur la sphère céleste et que nous appelons planètes, sont agrandis dans la lunette ?

Réal : Non ? Et pourquoi eux et seulement eux ?

Laurent : Parce qu'ils sont très proches. Notre plus proche voisin est la lune. Revenez un soir de pleine lune, vous verrez comment cet astre est étrange avec tout ce qu'on peut voir à la surface.

Du Menon : On dit qu'il y a des mers et des montagnes.

Réal : D'autres parlent de plaines qui ne contiendraient que du sable.

Laurent : Tout n'est pas encore éclairci. Il reste du travail pour les générations futures. Peut-être même plus tard des hommes, nos descendants, pourront-ils mettre pied sur la lune ... et sur les autres planètes, pourquoi pas ?

Du Menon : Toujours aussi rêveur, notre philosophe biviérois !

Laurent : Maintenant nous sommes certains que c'est la Terre qui tourne autour du soleil et non l'inverse. Et les six planètes ne sont que des sœurs de la Terre ; elles tournent aussi autour du Soleil. Newton a expliqué pourquoi. Il y a si longtemps que les grands géomètres de l'antiquité cherchaient cette explication. Oui, nous pouvons être fiers de notre siècle !

Réal : C'est bien beau ce que vous dites là, mais en avez-vous des preuves ?

Laurent : Tenez, allons sur la terrasse regarder dans la lunette : ce soir, il n'y a pas de lune, mais on voit Jupiter qui est très brillante. Vous verrez que cette planète est beaucoup grossie par la lunette et qu'elle a plusieurs lunes. Tout cela entre parfaitement dans la description de nos grands maîtres, Copernic, Galilée, Képler, Newton ...

MdF : Oh Laurent ! Laissez-moi faire. Je veux être leur cicérone !

Laurent : D'accord, ma sœur. Jupiter doit être maintenant près du zénith, entre Capricorne et Sagittaire. Tu repères l'étoile polaire, du côté de la dent de Crolles, puis le Cygne et tu prolonges cette ligne d'une longueur égale. Si tu ne trouves pas, appelle-moi.

(Tous les acteurs s'éloignent, sauf Laurent et Réal).

(On peut entrevoir, par la porte en fond de scène, la terrasse, la lunette et les acteurs, éventuellement en ombres chinoises).

Scène 4 (l'entropie)

Réal : Où allons-nous ? Vous m'inquiétez avec toute cette modernité !

Laurent : Cela n'inquiète que ceux qui ne veulent pas se tenir informés.

Réal : Vous-mêmes vous n'êtes pas toujours très sûr de tout ! Qu'en est-il à propos de vos expériences sur vos rosiers ?

Laurent : C'est une pratique qui fonctionne à merveille ; je sélectionne les pollens et j'obtiens des croisements intéressants.

Réal : Vous me faites peur. Savez-vous que Rousseau m'a parlé de vous à ce sujet ? J'avais 13 ans ; il était venu rendre visite à mon oncle à Beauregard. Il critiquait violemment vos manipulations.

Laurent : Je n'en suis guère étonné, mais laissons Jean-Jacques reposer en paix. Il avait une conception de la nature qui n'est pas la mienne ; mais il est vrai que ces expériences me donnent beaucoup à réfléchir et je m'en étais entretenu avec lui.

Réal : Oui, vous m'avez dit déjà que vous cherchiez une explication générale, comme une sorte de loi qui régirait la lutte incessante entre l'homme et la nature.

Laurent : Oh, vous avez bien retenu mes propos. C'est bien ça. Je suis de plus en plus convaincu que cette lutte régit tout notre monde. L'homme, par son travail, cherche à organiser, à mettre de l'ordre partout ... Et la nature se plaît à démolir tout le résultat de ses efforts. L'homme doit perpétuellement recommencer.

Réal : Oui, vous m'aviez cité le cas du vigneron qui, chaque printemps, remonte à la hotte la terre que l'hiver a fait glisser au bas de son champ. J'ai bien retenu l'image.

Laurent : C'est vrai. Vous-même, dans votre jardin, n'avez-vous pas remarqué que vous avez beau retirer du sol tous les cailloux chaque saison, ils reviennent tout de même inlassablement l'année suivante ?

Réal : Un peu moins à chaque fois. Mais, en gros, c'est vrai ce que vous dites.

Laurent : Et l'herbe qui envahit nos plates-bandes, et les ronces nos pâtures ! Et mes roses qui redeviennent églantines ! Sans le travail humain, tout ne serait qu'anarchie. On a affaire à deux grands principes antagonistes, ordre et désordre.

Réal : Vous venez pourtant de me parler des astres qui tournent les uns autour des autres, comme une merveilleuse mécanique ! Tout n'est donc pas désordonné dans la nature !

Laurent : Oui, c'est bien l'un des deux aspects de la nature qui ne rentrent pas dans mon système. Il y a l'astronomie et la vie.

Réal : Effectivement, la vie est beaucoup plus constructive que destructrice. Comment pourrez-vous concilier tout ça ?

Laurent : J'en m'en suis ouvert à plusieurs de mes amis. Pour les théologiens, la réponse est simple : il faut introduire Dieu dans mon système ; et ainsi ce grand architecte expliquerait toute la partie ordonnée de la nature.

Réal : Que leur répondez-vous ?

Laurent : Moi, je suis sûr qu'il faut laisser Dieu en dehors de tout ça. Il y a d'un côté la science et la raison qui doivent tout expliquer. Et d'un autre côté le cœur, les sentiments, avec ou sans dieu d'ailleurs. De ça aussi, je m'en suis beaucoup entretenu dans mes lettres avec Jean-Jacques.

Réal : Je vous souhaite de trouver bientôt la bonne explication.

Laurent : J'ai bien peur de n'y arriver jamais. Il faudrait des mathématiques là-dedans. Mais je n'en connais pas assez.

Réal : Votre père, je crois, était ami avec madame de Tencin. Elle pourrait vous présenter son fils d'Alembert. Sa collaboration vous serait précieuse.

Laurent : Oui, mais ce n'est pas possible, hélas ! Madame de Tencin a abandonné son fils dès sa naissance et, maintenant qu'il est célèbre, d'Alembert ne veut pas entendre parler d'aucune autre mère que sa nourrice.

MdF (entrant) : J'ai réussi à pointer la lunette sur Jupiter. Le ciel est très clair. Nos convives ne se lassent pas d'admirer le spectacle. Dommage qu'aujourd'hui on ne voit ni Mars ni la lune !

Laurent : Je vais chercher dans mes almanachs quel jour on pourra voir à la fois ces deux astres. Nous redonnerons une soirée à ce moment-là ; nous aurons bien fini alors par récupérer notre canard mécanique. En attendant, sœurlette, si tu nous jouais quelque chose de gai ?

Marie-Françoise se met au piano et joue un air gai (par exemple, sonate de D. Scarlatti ?). On peut aussi danser.

Rideau. En projection sur le rideau :

Laurent continuera de s'intéresser à la science et aux idées nouvelles. Sa sagesse et sa philosophie seront de plus en plus appréciées dans la région. Ni lui, ni sa sœur ne se sont mariés.

Fin de l'acte 2.

Acte 3 : 1790, pendant la Révolution

Note pour l'acte 3

La dégradation du climat à partir de 1786, les mauvaises récoltes et la disette ont provoqué de graves mécontentements traités avec maladresse par le gouvernement, mais judicieusement exploités par les partisans des réformes. Laurent de Franquières est du côté des révolutionnaires ; il prête le château à la nouvelle municipalité de Biviers pour diverses manifestations patriotiques. Sa réputation de libéral éclairé lui a valu d'être élu maire de Grenoble, lors des premières élections début 1790. Cependant, se sachant très malade, il a refusé la charge.

Lieu : salon au château de Franquières, mars 1790.

Personnages

Les mêmes, sauf les joueurs et joueuses de cartes et la mère, Laure, décédée.

Laurent Aymon a 46 ans, **MdF** 44 ans, **Sébastien du Menon** 48 ans, **André Réal** 32 ans. Plus :

Vidaud de la Tour : ex-seigneur de Biviers, habite Montbives, ex-président du Parlement, conseiller de Louis XVI. Hostile à la révolution, 53 ans.

Scène 1

En scène, Laurent, emmitoufflé, assis dans un fauteuil, près d'une table ; il tousse de temps à autre ; sa sœur, MdF, lui apporte un pot de tisane.

MdF : Laurent, voulez-vous une infusion de marjolaine ?

Laurent : Pouah ! Ce n'est pas drôle d'être malade. Ne pourriez-vous pas plutôt me servir un Chaponnières 1782 ?

MdF : Ne faites pas l'enfant, mon frère. Quand vous serez guéri, je vous promets qu'on fera la fête. En attendant, vous devez suivre les prescriptions du docteur Gagnon.

Laurent : Ah oui, les simples... les tisanes, ce n'est vraiment pas fameux !

MdF : Souvenez-vous. Notre grand Jean-Jacques ne disait pas autre chose. Tout est bon dans la nature, tout est mauvais dans l'artifice.

Laurent : Ah, Jean-Jacques, le beau prêcheur ! A t-il une seule fois cru à ce qu'il écrivait ?

MdF : En tout cas, lui et vos philosophes nous ont mis dans un vilain bourbier.

Laurent : Vous voulez parler de la Révolution ?

MdF : Oui, bien sûr. J'ai peur de cette aventure. Jusqu'où ira-t-elle ?

Laurent : Jusqu'à ce que l'égalité entre tous soit devenue réalité.

MdF : Vous êtes bien naïf. C'est totalement utopique, vu que nous sommes tous différents les uns des autres.

Laurent : Je veux dire égaux en droits, spécialement à la naissance.

MdF : Bien des meneurs ne l'entendent pas ainsi. Ils préfèrent garder les inégalités, mais intervertir les rôles.

Laurent : Oui, c'est toujours ainsi dans une révolte : il y a des abus, des excès. Mais nous tiendrons fermement la barre.

Regardez l'Angleterre : leur révolte a été, à certains égards, bien destructrice ; mais maintenant, ils jouissent d'un système politique tout à fait enviable. Et en Amérique ! Faut-il toujours passer par des guerres civiles pour améliorer la société ?

MdF : Nous avons connu beaucoup de frondes, beaucoup de révoltes qui n'ont rien amélioré du tout, bien au contraire. J'ai bien peur que nos philosophes nous aient fourvoyés. Et vous êtes tombé tête baissée dans le panneau.

Laurent : Qu'ai-je fait donc de répréhensible ?

MdF : Mais toute votre attitude a été un encouragement pour ces révolutionnaires. Qui a prêté le château à la municipalité pour des cérémonies païennes ? Qui a voulu que notre curé bénisse ici la garde nationale en armes ? Croyez-vous ces gueux capables de défendre le bien public ? Et votre élection comme maire de Grenoble ?

Laurent : J'ai refusé ...

MdF : Oui, mais pour raison de santé. Il fallait refuser pour désaccord : c'est une question de principe.

Laurent : Ma chère sœur, je crois que tu ne te rends pas compte : nous allons changer de monde ; les injustices étaient telles que ce n'était plus tenable. Les philosophes n'ont fait que nous montrer la voie ; ce n'est pas eux les responsables des aberrations de cette monarchie de droit divin ...

MdF : Et maintenant toutes ces réunions ! Depuis un an, vous ne faites que ça !

Laurent : Oui, c'est vrai ! Il vaut mieux se réunir que se battre. Et je devrais encore aller tout à l'heure à Grenoble pour une nouvelle réunion. Sois rassurée : je n'irai pas, mais mes amis vont venir en discuter avec moi avant leur départ.

MdF : Et quel est le sujet cette fois ?

Laurent : La sécurité des personnes et des biens. Des bandes de pillards sont entrées en Grésivaudan.

MdF : Comme dans le Viennois, l'an dernier ? Mon dieu ! une dizaine de châteaux avaient été brûlés.

Laurent : On ne s'attendait pas à cette sauvagerie. Mais nous avons réagi. Trop fermement peut-être. Notre ami le procureur Raynaud a fait pendre tous les meneurs. Ils avaient agi par vengeance personnelle et avaient excité la populace contre certains seigneurs détestés.

MdF : De tels actes pourraient bien se reproduire ici ? On peut s'attendre à voir Franquières brûler.

Laurent : Justement. En sympathisant avec les révolutionnaires, en se plaçant du côté des opprimés, on s'attire leur sympathie. Je suis sûr qu'aucun Biviérois n'osera s'attaquer à notre château : tous savent bien que je suis avec eux.

MdF : Vraiment, tu ne changeras pas, mon frère : tu es le plus grand des naïfs...

Scène 2

Entre un domestique, après avoir frappé.

Laurent : Mon bon Baptiste, je suppose que vous annoncez mes invités.

Le domestique : C'est monsieur de Vidaud, Monsieur.

Laurent : Seul ?

Le domestique : Oui, Monsieur.

Laurent : Faites-le entrer, s'il vous plaît.

Vidaud : Je vous salue, monsieur le conseiller. Mes hommages, chère cousine. Comment allez-vous, Laurent ?

Laurent : Je vous salue bien bas, monsieur le président. Venez-vous pour la réunion de Grenoble ?

Vidaud : Non, mais je voudrais vous en parler. Vous n'avez pas répondu à ma question sur votre santé, mon cher ami ?

Laurent : Bah ! Laissons cette préoccupation à ma sœur et à mes médecins. Je suis entre de bonnes mains.

MdF : Puisque vous êtes en compagnie, Laurent, je voudrais aller distribuer le travail à nos domestiques. Permettez-moi, messieurs, de me retirer.

Laurent : Faites, faites, ma sœur. Mais revenez vite ; sans vous, je suis perdu.

Vidaud : Que vous disent vos médecins ?

Laurent : Vous savez bien comme moi qu'ils ne savent rien. Ils sont désespérés. Je sais que j'ai une chance infime de guérir.

Vidaud : Voulez-vous que je fasse venir un bon médecin de Paris ? Il y en a de remarquables.

Laurent : Je vous en remercie, mais ce n'est pas la peine. Gagnon les vaut bien. C'est la nature qui me sauvera, pas les médecins.

Vidaud : De toutes façons, je reste à votre service ... si vous changez d'avis ...

Laurent : Alors, cette réunion vous intéresse ? Permettez-moi d'en être surpris !

Vidaud : Je n'irai pas, bien sûr. Je ne veux pas faire le jeu de ces aventuriers. J'espère bien que l'ordre sera rétabli très vite. Je voulais seulement m'informer. Je crois qu'on doit y discuter des moyens de défense dans le Grésivaudan.

Laurent : Oui, c'est bien la question à débattre. Il y a de plus en plus de bandes qui nous viennent de Savoie pour piller et brûler les châteaux. Elles ne sont pas toujours arrêtées par la garnison du fort Barraux. Il faudrait disposer dans chaque mandement d'une petite troupe armée.

Vidaud : Vous avez déjà vos gardes nationaux !

Laurent : Oui, mais ils ne sont pas assez mobiles. Il faudrait des unités armées qui surveillent spécialement les grandes routes.

Vidaud : De qui comptez-vous obtenir des armes ?

Laurent : Mais de Paris, du ministère, de l'Assemblée, ... je ne sais pas ...

Vidaud : Vous n'avez déjà pas pu en obtenir pour les gardes nationaux ...

Laurent : Justement, il faut étudier cette question à un niveau plus élevé ; ensemble, nous serons plus forts.

Vidaud : Je ne crois pas que vous soyez dans le vrai, Laurent. Il faut cesser cette révolte au plus vite, rétablir la pleine autorité du roi sur le pays et sur les régiments. Il faut clore les Etats généraux et disperser cette assemblée nationale autoproclamée ! Et croyez-moi, tout rentrera dans l'ordre.

Laurent : Moi, je crois que vous avez cinquante ans de retard, mon cher. Vous avez refusé de lire les écrits des philosophes, vous avez refusé d'écouter Beaumarchais ... Vous n'avez pas voulu voir les cahiers de doléances ... La marche arrière est impossible, mais, je le concède, il est difficile de conduire le mouvement vers le bonheur des hommes.

Vidaud : Tous les antécédents sont de mauvais augure : nous nous brûlerons tous les ailes. Déjà, la populace parisienne est incontrôlable, vous l'avez bien vu ; elle n'obéit qu'aux plus vils démagogues.

Laurent : Il y a eu et il y aura des excès ... Nous essayerons de les contenir. Il n'empêche que de profonds changements sont absolument nécessaires.

Vidaud : Je n'en vois pas la moindre nécessité. Je préfère quitter cette région où les esprits sont bien trop échauffés.

Laurent : Parlez-vous d'émigrer ? De rejoindre l'armée des princes ? Vous savez que, dans ce cas, votre château sera confisqué ?

Vidaud : Non, je veux seulement quitter les points chauds : Paris et Grenoble. Je compte aller dans les terres de ma femme, en Provence, où les esprits sont plus calmes. Je voulais cependant vous demander votre avis.

Laurent : Comme vous voudrez, mais je vous assure que l'attitude de la noblesse dauphinoise, sa coopération avec le Tiers-état nous permettront de contenir les excès. La région est sûre. Vous pouvez rester à Montbives. Et vous êtes mon cousin !

Scène 3

Entre à nouveau le domestique, après avoir frappé ;

Laurent : Baptiste, je suppose cette fois que c'est nos délégués.

Le domestique : Monsieur du Menon et monsieur Réal ; ils disent être attendus.

Laurent : Faites entrer, s'il vous plaît.

Entrent du Menon, jovial, et Réal, qui reste en arrière-plan.

Du Menon : Bien le bonjour, Laurent. Mes respects, monsieur de Vidaud.

Laurent : Salut, cher ami.

Vidaud : Bonjour, du Menon.

Laurent : Ah, Réal ! Cher ami, approchez-vous. Je suis content que vous soyez venu.

Réal : Je vous salue, citoyens.

Laurent : Cessons les politesses. Vous voyez que je ne suis pas en état d'aller à Grenoble, vous partirez sans moi.

Du Menon : Monsieur le Président nous honorera-t-il de sa présence ?

Vidaud : Ah non ! N'y comptez pas ! J'étais simplement venu demander quelque avis à monsieur le Conseiller.

Du Menon : A propos de votre prochain départ pour Avignon ?

Vidaud : Quoi ? Comment le savez-vous ? C'est incroyable ! je n'en ai parlé à personne.

Du Menon : Je ne suis pas syndic des nobles pour rien. Je dois tout connaître, les faits et même les intentions...

Vidaud : Et que me conseillez-vous, monsieur le syndic ?

Du Menon : Restez à Biviers et montrez-vous plus favorable aux idées nouvelles.

Vidaud : Sûrement pas. Je préfère partir.

Du Menon : J'espère que vous n'aurez pas à le regretter.

Vidaud : La région n'est pas sûre, avouez-le, puisque vous voulez implanter une milice populaire.

Du Menon : Justement, nous organisons la prévention. Le danger ne vient pas de nos compatriotes, mais de bandes étrangères, sans doute savoyardes.

Vidaud : Vous n'avez jusqu'ici pas pu armer vos gardes nationaux. Comment maintenant comptez-vous décrocher des fusils ?

Du Menon : Il y en a bien à Paris ! Si on nous les refuse encore, je propose d'en acheter à Chambéry ou à Turin.

Laurent : Je n'ai pas de conseil à vous donner, Sébastien. Mais à votre place, je garderais cette option comme solution extrême. Il vaut mieux, par les temps qui courent, ne pas trop commercer avec l'étranger.

Du Menon : Vous savez, pour nous les Dauphinois, les Savoyards sont comme des frères. De temps en temps, on s'étripe ; on se fait une bonne guerre. Puis on signe la paix, on épouse leurs filles et eux les nôtres. C'est comme ça depuis 700 ans !

Laurent : Méfiez-vous. Il n'y a plus de Dauphiné, Sébastien. Il n'y a plus qu'une grande nation dont la tête est Paris. Grenoble a perdu son indépendance, sa notoriété. Si vous oubliez ça, vous allez au-devant de graves ennuis.

Réal : Je souscris à votre point de vue.

Laurent : Je crois que nous avons la même analyse, monsieur Réal. Pourquoi votre voisin d'Herbetant n'est-il pas avec vous ?

Réal : Je lui ai demandé de se joindre à nous ; mais il ne voulait pas déplaire à monsieur de Vidaud, qui l'a prié du contraire.

Laurent : Il faut absolument que les anciens nobles et les hommes les plus instruits du Tiers travaillent ensemble. Nous ne devons pas nous priver des compétences de l'ancien châtelain de Biviers. Monsieur de Vidaud, d'Herbetant n'est plus à vos ordres.

Vidaud : Pas possible ! Je préfère partir. Vous êtes en plein délire, monsieur le Conseiller. Mais nous nous retrouverons plus tard, quand toute cette agitation ridicule aura pris fin. *(Il part)*

Laurent : Je l'espère bien, monsieur de Vidaud. Oh oui, j'espère tellement vous revoir !

Du Menon : Nous aussi, nous devons partir ; la réunion commence dans deux heures. Et je dois prendre au passage de Mayen ; il n'a pas voulu venir chez vous.

Laurent : Allez, cher ami, défendez le droit et la liberté. Je voudrais que monsieur Réal reste un moment avec moi. Il vous rejoindra bien vite : il a un excellent attelage, à ce qu'on m'a dit.

(Vidaud, puis du Menon quittent la pièce)

Scène 4

Laurent : Vous êtes un homme neuf, André. Vous permettez que je vous appelle André ? J'ai beaucoup parlé de vous avec mon ami Barnave. Je sais que vous avez les mêmes idées que lui ; je les approuve. Vous êtes jeune, vous êtes l'un de ces hommes dont la France a besoin.

Réal : Je suis confus de votre appréciation, parce que je vous tiens pour le plus sage des patriotes dauphinois.

Laurent : Vous n'ignorez pas mon état. Je sais bien que je meurs. Les médecins ne peuvent plus rien pour moi.

Réal : Si je puis vous être un tant soit peu utile, je suis à votre service.

Laurent : Oui, vous pouvez me rendre service ... Oui ... En recueillant mon testament politique.

Réal : J'en suis bien indigne ... Je suppose que vous l'avez écrit.

Laurent : J'ai écrit mon testament civil, comme chacun fait. Tous mes biens iront à ma sœur. Mais elle ne peut pas hériter de mes idées politiques.

Réal : M'en croyez-vous capable ?

Laurent : Je le crois. Je vous connais et vous apprécie depuis longtemps. Vous vous êtes montré avisé et courageux dans toutes vos plaidoiries. Je sais que pour vous les notions de droit et de bien public ont un sens.

Je voudrais d'abord vous faire connaître mon grand chagrin à quitter la vie si tôt. Je n'ai rien fait, je n'ai rien écrit, je ne laisse pas d'enfants, rien, rien ... Ce n'est pas de mourir qui m'afflige, mais de n'avoir rien fait.

Réal : Je suis témoin du contraire. Toute votre vie a été noble et droite ; vous nous avez guidés de votre sagesse et de vos avis...

Laurent : La belle affaire ! Qui dans 200 ans se souviendra de moi à Biviers ? La vraie mort, ce n'est pas de perdre la vie, mais d'être à jamais oublié.

Réal : Non, vos actes vous suivront et vous le méritez. Soyez rassuré, d'autres écriront sur vous. Votre sœur peut-être ...

Laurent : Elle aime bien écrire des fariboles, mais beaucoup moins des discours politiques ... d'autant plus que nous n'avons pas les mêmes idées.

Réal : Si vraiment vous deviez disparaître, je pourrais lui rappeler votre souvenir et son devoir de parler de vous.

Laurent : Voyez-vous, mon premier regret, c'est de ne laisser aucune descendance. Ma sœur non plus, d'ailleurs. J'aimerais qu'après ma mort, elle s'occupe d'enfants méritants et que vous lui rappeliez de temps à autre ce souhait.

Réal : Je n'y manquerai pas et je garderai toujours un souvenir ému de cet entretien.

Laurent : Ce n'est pas tout. Mon second regret, comme je vous l'ai dit, c'est de n'avoir jamais travaillé ... Pas même un poème, un discours, rien. Pourtant, j'ai beaucoup réfléchi : le travail est le seul moyen honnête d'entretenir la vie, la vie de l'humanité. André, dans la nouvelle constitution, faites le maximum pour réhabiliter le travail.

Réal : Comment cela ?

Laurent : Je ne sais pas avec précision, mais gardez toujours à l'esprit que le travail devrait être la seule source d'enrichissement acceptable et le seul moyen de nourrir sa famille. Surtout, ne le chargez pas d'impôts !

Réal : Mais que taxerons-nous alors ? La terre ? Elle l'est déjà beaucoup trop !

Laurent : Non, pas systématiquement la terre : pas la terre outil de travail, ni la terre qui loge la famille ...

Réal : Alors quoi ?

Laurent : Tout ce qui nuit au bonheur des hommes. Et il y en a des nuisances ! J'ai beaucoup d'idées sur le sujet. Mais ce serait trop long à vous les détailler maintenant. Allez à la réunion et revenez me voir demain...

Réal : Je vous remercie beaucoup de la confiance que vous me montrez. A demain donc, je vous souhaite un complet rétablissement.

Laurent : A demain. Je vous souhaite une bonne réunion. N'oubliez pas de travailler pour le bien public.

Scène 5

Entre Mlle de F.

MdF : Vos invités sont partis. Ne vous ont-ils pas trop fatigué ?

Laurent : Non. Vous êtes une garde-malade pleine d'attention, ma sœur, et je vous en remercie. Comment aurais-je fait si vous vous étiez mariée ?

MdF : Vous auriez bien été obligé de vous marier aussi... A nous deux, nous formons un couple bien étrange.

Laurent : Un couple sans enfants.

MdF : Vous n'en vouliez pas, vous l'avez toujours dit.

Laurent : Savez-vous que j'ai beaucoup changé avec ma maladie ? On pense, on réfléchit ...

MdF : Regrettez-vous maintenant de ne pas vous être marié ?

Laurent : Oui, ça et beaucoup d'autres choses ... De n'avoir rien fait de ma vie, par exemple, même pas des enfants.

MdF : Vous avez encore le temps : 46 ans, vous n'êtes pas vieux.

Laurent : Oui, si je m'en sors. Voyez-vous, je trouve triste ce château sans enfants, sans leurs cris, sans leurs rires...

MdF : Notre sœur vient quelquefois nous voir avec sa fille.

Laurent : Sera-t-elle l'héritière du château ? Ce serait juste, elle l'a égayé. Mais si cela ne pouvait se faire, ma chère sœur, je voudrais que vous léguiez le domaine à une œuvre s'occupant d'enfants abandonnés. En êtes-vous d'accord ?

MdF : Pourquoi pas ? Mais nous avons tout le temps d'en parler.

Laurent : Pourquoi ne t'es-tu jamais mariée ?

MdF : Je n'ai pas trouvé meilleur parti que de rester auprès de toi.

Laurent : Pourtant tu as eu des galants et des propositions.

MdF : Oui, mais à part un – (*avec émotion*) oui, à part un – ces prétendants ne m'intéressaient pas.

Laurent : A part un ? Tu veux parler de Pierre de Mayen ?

MdF : Oui, tu le sais bien.

Laurent : Tu y penses toujours ?

MdF : Oui, nous avons été vraiment stupides. Je me suis laissé influencer par toi et par notre mère. Cet homme était vraiment très bien et il l'a prouvé. Ce n'est pas parce qu'il avait quatre quartiers de moins que nous ...

Laurent : Ecoute : ne revenons pas sur cette affaire. Nous avons sept quartiers de noblesse ; et lui à peine deux. A l'époque, c'était une alliance impossible.

MdF : La belle affaire ! J'aurais dû passer outre ! Au moins, votre révolution nous a débarrassé de ces préjugés, mais c'est trop tard pour moi ...

Laurent : Tu n'as pas été trop malheureuse avec moi. Et tu as eu d'autres partis, tous nobles, de vrais nobles !

MdF : N'en parlons plus. C'est du passé. Je me consacrerai plus tard à des enfants pauvres, si je sors vivante du cataclysme qui s'abat sur notre pays.

Laurent : Ne sois pas si pessimiste. Le progrès est en marche. Nous allons vers la lumière. Oui, celle de nos philosophes. Celle de nos éclairés. Celle de mes frères. Tiens, si tu veux bien, joue moi un air de notre divin Mozart. Pour moi, c'est la lumière dans ma nuit.

Au piano, Marie-Françoise entame un air de Mozart, grave ...

Puis au dehors, montent des voix en sourdine : "Ah ça ira, ça ira, ça ira, les aristocrates à la lanterne".

Rideau

En projection sur le rideau :

Laurent mourra quelques semaines plus tard à 46 ans.

Pendant la Révolution, Mlle de Franquières restera à Biviers pour garder le château, sans être inquiétée.

Vidaud de la Tour, seigneur de Biviers, réfugié en Avignon, sera arrêté et guillotiné.

Réal deviendra député, membre de la commission des finances, inspecteur de l'armée des Alpes, et chef de l'exécutif en Isère.

Trop droit, il sera destitué de toutes ses fonctions par Bonaparte le 18 brumaire et se reconvertira dans la magistrature.

Fin de l'acte 3.

Acte 4 : un monde nouveau

Note pour l'acte 4.

Laurent et sa mère sont morts. La Révolution a fait des ravages parmi les nobles et les notables, mais pas en Dauphiné, qui est resté très digne et respectueux des droits de l'homme. Après la tourmente, le Directoire à Paris oscille entre faiblesse et répression et finit par sombrer dans la corruption. Le général Bonaparte renversera facilement ce régime détesté. Il saura s'entourer d'hommes de valeur, comme Fourier, qui, après avoir été administrateur de l'Égypte, est nommé préfet de l'Isère début 1802, après la mort du premier préfet, Ricard, lequel n'aura exercé qu'un an.

Lieu : château de Franquières, fin 1802.

Personnages

MdF : Marie-Françoise Aymon, demoiselle de Franquières, 56 ans.

Du Menon : Sébastien du Menon de la Motte, ex noble, habite Farquières (Plate-Rousset), adjoint au maire, 60 ans.

De Mayen (Pierre du Pré) : noble de fraîche date, ex consul de Grenoble. *Retenu* à Versailles par lettre de cachet en 1788.

Autrefois syndic des *forains* (étrangers) à Biviers, maire en 1800, habite le château du Bontoux, 64 ans.

Joseph Fourier : nouveau préfet de l'Isère, savant, précédemment *directeur* de l'Égypte, 36 ans.

Alix : dame de compagnie de MdF, 22 ans.

Baptiste : un valet.

Scène 1

Alix, jeune demoiselle de compagnie, s'exerce au piano sur l'air de Chérubin (30 secondes)

MdF, *entrant et s'approchant d'elle* : Mais qu'est-ce que cet air nouveau ? Comme c'est beau ! Je ne l'ai jamais entendu.

Alix : C'est de Mozart, Madame. Vous ne vous souvenez pas de l'avoir acheté ?

MdF : J'ai un libraire à Paris qui m'envoie toutes les œuvres de Mozart dès leur sortie. Pouvez-vous me le jouer en entier ?

Alix : Je vais essayer, madame, si vous n'avez pas peur des fausses notes.

MdF : Qui ne tente rien n'a rien. S'il vous plaît ... *Alix joue et, si possible, chante.*

MdF : Mais vous jouez ça si bien ! C'est très beau. Et quelle expression vous y mettez ! On dirait que vous vous y croyez ! Seriez-vous amoureuse ?

Alix : Hélas, madame, ...

MdF : C'est vrai ? Vous voulez me quitter ? ... Je vous regretterai beaucoup, Alix, mais enfin, si c'est votre destin ... Je dois vous dire que je n'ai qu'à me féliciter de vous avoir prise à mon service. Vous êtes charmante, cultivée, serviable. Mes domestiques ne tarissent pas d'éloges sur vous. Vous n'hésitez pas à leur donner un coup de main ; vous n'avez pas peur de manier le balai, même si ce n'est pas votre rôle. Tenez, ce qui a le plus surpris notre bonne Gertrude, c'est que, quand vous utilisez la serpillière, vous la lavez et l'essorez toujours avant de la remettre en place. Vous avez du tact, vous avez du cœur ... Oui, nous vous regretterons tous beaucoup ... *Un temps.*

Ah, j'oubliais ! Je dois recevoir tout à l'heure le préfet, le maire et l'adjoint. Et notre bonne Gertrude n'est pas en grande forme. Pouvez-vous servir à table ?

Alix : Mais oui, Madame. Avec plaisir.

MdF : Montrez-vous un peu distante avec notre maire. Cet idiot ne cesse de vous tourner autour. C'est indécent. Au moins, votre mariage le découragera définitivement. *Un temps.*

Mais, au fait, qui est l'heureux élu ? *Alix se met à pleurer.* Mais qu'ai-je dit ? Pourquoi pleurez-vous ?

Alix : *Les larmes redoublant.* C'est que ... c'est lui ...

MdF : Quoi, vous n'allez pas me dire que vous aimez monsieur de Mayen !

Alix : Si, madame.

MdF : Pas possible ! Ce vieux barbon ! Il a l'âge de votre grand-père. *Alix se tait.* Mais que lui trouvez-vous donc ?

Alix : Mais, madame, il est gentil, il sait bien parler, il est maire, il a un château ...

MdF : Voyez-vous ça ! Et vous voulez lui sacrifier votre jeunesse !

Alix : Peut-être. Il m'apportera en échange le confort, la sécurité, une vie facile ...

MdF : Et terre à terre avec ça ! Il n'y a plus de jeunesse.

Un domestique entre et salue.

MdF : Qu'y a-t-il, Baptiste ?

Baptiste : Monsieur du Menon demande à être reçu, madame.

MdF : Faites entrer, je l'attendais. *A Alix* : ça ne se passera pas comme ça !

Du Menon, *adjoint au maire, entre* : Mes respects, madame. Mes compliments, mademoiselle.

Alix fait une révérence en silence et quitte la scène.

Scène 2

MdF : Bien le bonjour, Sébastien. Comment allez-vous ?

Du Menon : Aussi bien que possible. Vous m'avez demandé, je crois ?

MdF : Oui, j'ai appris tout à trac que le préfet venait me voir, j'ai préféré ne pas être seule avec lui. J'ai fait préparer un souper et je vous invite, vous et le maire, à partager mon repas avec le préfet.

Du Menon : Connaissez-vous l'objet de sa visite ?

MdF : Eh oui, hélas. Le docteur Gagnon m'avait dit que le nouveau préfet voudrait louer une partie de mon château. Je ne lui avais pourtant pas donné de réponse encourageante. Mais votre Fourier m'a l'air tenace.

Du Menon : Ah ça, vous l'avez dit : pour un tenace, c'est un tenace.

MdF : J'aimerais que vous lui posiez deux questions gênantes que ma condition de femme ne me permet pas de faire.

Du Menon : Ah bon ! Allons-y. Première question ?

MdF : D'après M. Gagnon, le préfet voudrait aménager ici un cabinet de travail pour s'éloigner de Grenoble de temps en temps. Mais des amis de bon conseil pensent qu'il voudrait plutôt installer ici une belle musulmane qu'il a ramenée d'Egypte.

Du Menon : Vos conseillers sont bien médisants ! Pour l'instant, nous n'avons que de bons renseignements sur ce Fourier. Il passe pour un vrai saint laïc.

MdF : Ta ta ta ... On dit ça. Je ne suis pas tombée de la dernière pluie. Vous avez vu Barras ! Et Robespierre ! Je voudrais que vous posiez franchement la question à ce Fourier.

Du Menon : Hé là ! Comme vous y allez ! Heureusement que nous sommes bons amis ! Je le ferai pour vous bien sûr.

MdF : Je compte beaucoup sur votre amitié en cette situation difficile.

Du Menon : Et la deuxième question ?

MdF : J'aimerais savoir si, en cas de refus de ma part, le préfet pourrait m'obliger à lui céder le château, comment dites-vous, m'exproprier ?

Du Menon : Le risque existe ; il faut quand même qu'il s'agisse d'utilité publique ... Oui, je lui demanderai. C'est tout ?

MdF : Non, si je peux encore abuser de vos bontés. Je viens d'apprendre qu'il y a une intrigue entre notre maire et ma demoiselle d'honneur Alix. Il lui a parlé mariage. J'en ai le souffle coupé ! Je voudrais que vous tiriez les oreilles à ce prétentieux. Ce mariage ne doit pas avoir lieu !

Du Menon : Que ne ferais-je pas pour vous ? Mais je vous ferai remarquer qu'ils sont tous deux majeurs et libres de leur choix. Je ne lui tirerai pas les oreilles, mais je lui ferai part de votre mécontentement. C'est tout ?

MdF : Oui ... Pour ce soir, du moins. Vous êtes vraiment un excellent ami.

Du Menon : J'ai promis à votre frère sur son lit de mort de veiller sur vous. Ne l'oubliez pas.

MdF : Merci mille fois. Puis-je vous laisser seul un moment ? Il faut que j'aille aux cuisines vérifier si tout est prêt.

Du Menon : Faites, faites, chère amie. *Elle sort.*

Du Menon : *après s'être dirigé vers la bibliothèque et feuilleté deux ou trois livres...*

Sacré Laurent ! Quel drôle de type ! Préférer les livres aux femmes ? Mais qu'est-ce qu'il pouvait bien leur trouver ?

Un temps. Le domestique entre à nouveau

Baptiste : Madame ... Ah ! Monsieur, Madame n'est pas là ?

Du Menon : Elle est partie aux cuisines. Qu'il y a-t-il, mon bon Baptiste ?

Baptiste : Monsieur le maire voudrait voir Madame.

Du Menon : Faites entrer. Je suis au courant. Inutile de déranger Madame.

Baptiste : Bien monsieur.

... Entre Pierre du Pré de Mayen, maire de Biviers.

Scène 3

Du Menon : Salut, mon vieux. Comment vas-tu ?

De Mayen : Tu l'as dit toi-même, Sébastien ! Comme les vieux !

Du Menon : Elle est bien bonne. Mais ta réponse tombe à pic. Figure toi que notre Marie-Françoise vient d'apprendre ton projet de mariage avec Alix. Elle est furieuse ...

De Mayen : Qui ? Alix ?

Du Menon : Non, la patronne bien sûr ...

De Mayen : Ah ! je préfère. Et pourquoi donc ? Elle te l'a dit ?

Du Menon : Elle trouve que tu es bien trop vieux pour Alix. Elle s'oppose à ce mariage et m'a chargé de te tirer les oreilles.

De Mayen : Quel chameau ... C'est tout ! Elle ne t'a rien dit de plus ?

Du Menon : En ce qui te concerne, non. Elle veut aussi que je pose au préfet deux questions gênantes. Il paraît qu'il doit arriver d'un instant à l'autre. Il veut louer une partie du château.

De Mayen : Je sais. Gagnon m'en a parlé. Je n'ai pas eu le temps de t'en informer. J'espère bien que cette vieille potiche va accepter.

Du Menon : Elle n'en donne pas l'impression. On lui a dit – mais qui ? – que le préfet voulait transformer le château en lupanar.

De Mayen : Toujours cette clique des bien pensants ! Elle n'a rien compris. Toujours aussi bornée. Elle ne peut pas admettre que le bien puisse exister aussi du côté des républicains. Elle est capable de faire capoter ce projet.

Du Menon : Lequel ? Ton mariage ou le projet de Fourier ?

De Mayen : Non, pas mon mariage, je crois que là-dessus, elle se fait des illusions. Elle ne t'a rien dit de plus ?

Du Menon : Non. Pourquoi ?

De Mayen : Je n'en ai rien dit à personne. Mais, depuis la mort de ma femme l'année dernière, elle me poursuit de ses assiduités. Elle ne cesse de me faire miroiter en catimini les avantages d'un mariage avec elle.

Du Menon : Je n'en savais rien. Vous cachez bien vos jeux, tous les deux.

De Mayen : Il faut dire qu'on est voisins ; on se voit forcément souvent ; seul le torrent de l'Aiguille nous sépare. Et en plus, il est souvent à sec ... Mais tu ne sais pas tout encore ...

Du Menon : Ah bon ! Quoi d'autre ?

De Mayen : Il y a, entre elle et moi, un lourd contentieux. Avant la Révolution, nos familles se fréquentaient beaucoup ; à 20 ans, j'étais totalement subjugué par la demoiselle de Franquières. Elle me ne paraissait pas insensible ... Je lui ai déclaré mes sentiments quand elle a eu ses 18 ans. Elle a feint la surprise ; j'étais trop petit noble. Sans son frère et sa mère, j'aurais pu la convaincre. Eux ont été inflexibles. Sans discussion. Nous n'étions pas du même monde.

Du Menon : Je n'ai rien su de tout ça. Et pourtant, j'étais syndic des nobles, j'aurai dû être informé de tous les litiges concernant la noblesse à Biviers.

De Mayen : Ce n'était pas un litige. Je n'ai pas insisté. J'étais trop honteux. Et eux ne devaient pas être très fiers non plus.

Du Menou : Et tu t'es marié ensuite avec Catherine ?

De Mayen : Oui, longtemps après... Comme tu le sais, ça n'a pas été un mariage heureux.

Du Menon : Oui, nous le savons tous. Pauvre vieux !

De Mayen : Maintenant que je suis veuf, je suis bien décidé à faire un mariage réussi. Alix est une perle, jolie comme un cœur ... et un cœur gros comme ça ... Il me reste peu d'années à vivre, mais je veux les vivre heureux. Je sais bien qu'il y a cette fichue différence d'âge. Elle sera veuve jeune, je lui léguerais tous mes biens ; elle pourra refaire sa vie ...

Du Menon : Tu n'as pas besoin de te disculper. Ça ne regarde que vous deux ... (*Un moment*). Bien sûr, tu dois t'attendre à un sacré charivari.

De Mayen : Eh bien, qu'ils le fassent, leur charivari ! Ils cabosseront leurs casseroles pour rien. Faut bien que les envieux s'amusement. Marie-Françoise enverra sûrement ses valets nous chahuter ; mais elle ne me fera pas changer d'avis. Par contre, j'ai bien peur qu'elle rejette la demande de Fourier. Quelle stupidité !

Du Menon : C'est vrai. Ce serait épatant, le préfet à Biviers. Notre administré en quelque sorte. On pourrait faire des balades ensemble, l'inviter à notre table et boire un bon coup de temps en temps. A nous les subventions ! Il a tant de pouvoir !

De Mayen : Toi, tu as tout compris. Mais notre voisine n'en a rien à faire ; le sort de la commune ne l'intéresse pas. Je me demande d'ailleurs ce qui l'intéresse. Faire la grande dame seule dans son château ? Elle ne l'emportera pas dans sa tombe !

Baptiste, entrant : Messieurs, Madame n'est pas là ? Monsieur Joseph Fourier demande à être reçu.

Du Menon : Le préfet ! Déjà. Faites-le entrer, mon cher, et allez vite prévenir Madame aux cuisines.

Scène 4

Fourier , *entrant* : Salut et fraternité ! Suis-je bien chez la citoyenne Franquières ?

De Mayen : Oui, monsieur le préfet. Elle va arriver incessamment. Je suis le maire de Biviers et monsieur Dumenon que voici est mon adjoint. La citoyenne Franquières a bien voulu nous inviter à cette réception.

Fourier : Ah bon ! Je désirais la voir en privé.

De Mayen : Oui, nous connaissons l'objet de votre visite ; Mlle de Franquières nous avait fait part de votre demande et sollicité notre avis.

Fourier : Bien. Etes-vous chargés de me communiquer sa réponse ?

De Mayen : Certes non ! Cette dame est très personnelle et ne s'en remet à personne pour gérer ses affaires. Nous l'avons fait prévenir. (*Un temps*) Pouvons-nous espérer une visite officielle de votre part à Biviers prochainement ?

Fourier : Oui, au moins au canton. Avant la fin de l'année, j'aurais visité toutes les communes du département. Je dois venir à Meylan ou à Biviers, je crois, dans deux mois. Mais, en attendant notre hôtesse, si vous voulez bien m'exposer les problèmes de votre commune, je vous écouterai volontiers, citoyen maire.

De Mayen : Merci, citoyen préfet. Notre plus gros souci, c'est la baisse des prix du vin ; c'est notre principale ressource et les vins étrangers se vendent maintenant à Grenoble bien moins cher que les nôtres.

Fourier : Quel remède suggérez-vous ?

De Mayen : Une taxe sur les vins étrangers.

Fourier : Ce n'est pas en mon pouvoir. Ce genre de taxe relève du gouvernement.

De Mayen : Pourriez-vous transmettre notre demande à Paris ?

Fourier : Je le ferai, si vous voulez. Mais je connais la réponse, parce que, plusieurs fois déjà, des producteurs ont demandé ce genre de taxation. Ces demandes ont toujours été rejetées. Le gouvernement pense que ce n'est pas une bonne solution. Une taxe peut être un remède à une difficulté passagère. Mais là, ce n'est pas le cas. Vos vins seront toujours plus chers que ceux de Condrieu. Si encore, vous pouviez faire de la qualité ! Mais, d'après mes experts, ce serait bien difficile. Il faut vous diriger vers une autre culture.

De Mayen : Mais ce n'est pas possible. On ne sait faire que du vin ! On a bien essayé le blé, mais il n'est pas rentable ...

Fourier : Votre vin non plus. Il faut trouver autre chose. De toutes façons, la monoculture est bien trop dangereuse : il faut vous diversifier.

De Mayen : C'est facile à dire !

Fourier : Bien sûr. Je vous comprends. Mais nous avons déjà parlé de ce problème dans les communes voisines. Il y a une idée qui m'est venue à l'esprit et notre éminent botaniste Dominique Villars la soutient.

De Mayen : Ah !

Fourier : La voici. Vous savez que le citoyen Jacquart a réussi à automatiser le métier à tisser de Vaucanson. Je sais bien que les canuts de Lyon n'en veulent pas et se révoltent contre lui. Mais là aussi, impossible de lutter contre le progrès. Cette machine s'imposera. Elle produit autant de tissu que sept ouvriers. La soie va donc coûter moins cher et il s'en vendra beaucoup plus. La matière première va manquer. Pourquoi ne pas essayer d'en produire à Biviers ? Le professeur Villars m'assure que toutes les conditions sont réunies ici pour élever le ver à soie. Si l'un de vous voulait bien commencer, pour l'exemple, il rendrait service à la communauté.

De Mayen : Nous ne savons pas faire.

Fourier : Des experts vous aideront. Si besoin, j'en ferai venir du midi. Mais Villars nous sera déjà d'un grand secours.

Du Menon : Je veux bien essayer si je suis soutenu par la préfecture.

Fourier : Vous le serez. Avez-vous d'autres problèmes ?

De Mayen : Oui, les torrents qui dévalent du St-Eynard nous donnent beaucoup de soucis. En cas de forte pluie, ils causent des dégâts considérables à nos cultures et à nos maisons. Pendant les troubles de la Révolution, plus personne n'a entretenu leurs lits qui sont maintenant encombrés. Le seigneur n'est plus là pour nous obliger à le faire par la corvée.

Fourier : Oui, on m'a déjà parlé de vos torrents. C'est un des problèmes qui me préoccupent le plus. J'ai organisé à la préfecture un comité de réflexion avec le directeur des Eaux et forêts et les ingénieurs voyers. Il faut, citoyen maire, que vous m'écriviez un rapport le plus précis possible sur les dégâts de vos torrents, avec des dates, l'estimation des volumes charriés, et tout et tout ... Ce genre de rapport chiffré sera d'une très grande utilité pour mes experts et pour moi-même. Je vous promets d'améliorer la situation. Autre problème ?

De Mayen : Oui, nos chemins aussi ont été bien négligés depuis 15 ans. Ils sont trop étroits. Il faudrait les élargir.

Fourier : Citoyen maire, je viens d'en utiliser un pour venir jusqu'ici. Et qu'ai-je vu ? Des charrettes, des tombereaux stationnant sans raison sur la voie publique ... des fumiers empiétant sur elle ! Tant que de telles incivilités subsisteront, je ne suis pas près de financer des élargissements. Essayez de faire comprendre à vos concitoyens que les chemins sont faits pour la circulation des biens et des personnes et pour rien d'autre. Nous verrons ensuite. Ah, j'oubliais. Quelques notables m'ont informé que, dans vos campagnes, des propriétaires avaient profité du relâchement de l'autorité pour s'annexer des sentiers à talons. J'aimerais que vous soyez très vigilants sur cette question et que vous punissiez les profiteurs. Il faut respecter le domaine public. Je vous soutiendrai totalement dans cette action.

Scène 5

MdF, *entrant*: Je vous prie de m'excuser, Monsieur le préfet. Mais votre visite m'a surprise, j'ai dû me préparer.

Fourier : Citoyenne, je vous salue et vous présente mes hommages. Je suis venu en passant avec un trop court préavis, je l'admets, vous voudrez bien m'en excuser ; je comptais être reçu sans cérémonie. Vos amis m'ont fait la conversation en vous attendant. Vous doutez-vous de l'objet de ma visite ?

MdF : Oui, et je suis très ennuyée pour vous répondre, monsieur le préfet. Mes amis ont ils obtenu les éclaircissements que je souhaitais ?

Du Menon : Excusez-moi, j'ai totalement oublié d'en parler à monsieur le préfet. ... (*s'adressant à Fourier* :) Mlle de Franquières habite un château dont la renommée est irréprochable ; elle craint que votre projet ne ternisse sa réputation.

Fourier : De quoi voulez-vous parler ? Je me répète : je cherche une demeure confortable, plus confortable en tout cas que la préfecture de Grenoble, pour y travailler au calme, dans un climat sain, et pour faire un peu d'exercice au grand air. Je viendrai ici de temps en temps, souvent le décadi. En sus de mon travail de préfet, j'ai deux grands objectifs : mes recherches en mathématiques et la coordination du rapport sur l'Egypte. En quoi cela ternirait-il votre réputation ?

Du Menon : On a dit à madame que vous cherchiez à établir ici une garçonnière ...

Fourier (*il rit*) : Soyez rassurée, si cela vous préoccupe. Ce n'est pas du tout dans mes intentions. Je viendrai ici toujours seul. Le docteur Gagnon m'a recommandé votre demeure pour son exposition au soleil levant, pour la richesse de sa bibliothèque et le souvenir de votre frère, un philosophe et un patriote hors du commun. De plus, il m'a particulièrement recommandé le climat très sain de Biviers et la qualité de la nature environnante. Je tiens en effet à entrecouper mon travail par de longues marches en forêt. Voilà ce qui m'a fait choisir votre château, d'autant plus, à ce que m'a dit Gagnon, que vous vivez seule dans cette vaste demeure.

MdF : Vous savez, je ne m'ennuie pas.

Fourier : Comme vous voudrez, Madame ; je ne vais certainement pas vous forcer la main.

Du Menon : Justement, Madame craint, en cas de refus, d'être expropriée.

Fourier (*vivement*) : Ah non ! Certainement pas ! Ce ne sont pas des moyens que j'emploie ... hors cas d'utilité publique, bien entendu. Mais il n'en est pas question ici.

De Mayen : Maintenant, notre amie peut être totalement rassurée. En louant une partie de son château, elle ne fera que contribuer à l'avancement des sciences et à la renommée de l'antique civilisation égyptienne.

Fourier : Exactement. Et à ma modeste santé.

Du Menon : Chère amie, êtes-vous rassurée ? Pouvez-vous donner votre réponse à monsieur le préfet ?

MdF : Je voudrais encore pouvoir réfléchir.

Fourier (*agacé*) : Soit, Madame. Je peux me permettre d'attendre encore une ou deux semaines, guère plus, car il me faut trouver une villégiature décente avant les premiers froids. Madame, permettez-moi de prendre congé.

MdF (*vivement, après avoir fait un signe vers le côté droit*) : Mais monsieur le préfet, j'aimerais que vous soupiez avec nous. J'ai fait préparer une modeste collation.

Fourier : Ce serait avec plaisir. Mais hélas j'ai une réunion à 20 heures à la préfecture.

Du Menon : Qu'à cela ne tienne ! Je vais envoyer mon cocher prévenir vos subalternes et décommander la réunion.

Fourier : Non, je regrette. Je ne décommande jamais une réunion. Et mes collaborateurs ne sont pas mes subalternes. Citoyens, j'ai bien l'honneur ! Citoyenne ! (*il s'incline*).

De Mayen : Permettez que je vous accompagne (*il sortent*).

Scène 6

MdF : Ouf ! Quel prétentieux ! Il veut nous donner à nous aristocrates des leçons de savoir-vivre ! Pour qui se prend-il ?

Du Menon : En effet ! un roturier venu de rien ! Orphelin en bas âge, recueilli par l'évêque par pure charité chrétienne !

MdF : Oui, les temps ont bien changé. Vous l'avez voulue, votre abrogation des privilèges ! Eh bien, maintenant la roture vous damera le pion !

Du Menon : Il est jeune encore. Il a bien le temps de devenir un imbécile sanguinaire comme Robespierre, ou un corrompu de la pire espèce comme Barras. Et alors la vertu aux orties ! comme son froc d'ailleurs... Savez-vous qu'il a été abbé ?

MdF : Bah, oublions tout ça ! Nous avons connu tant de malheurs. Vivons l'heure présente et mettons-nous à table sans lui, puisque ce rustre ne veut pas de mon potage. Passons dans la salle à manger.

Du Menon : Que nous servez-vous comme vin ? En général, malgré le respect que je vous dois, vous n'y connaissez rien !

MdF : Et bien, allez dans ma cave et choisissez ce qui vous plaît.

Du Menon : Au passage, je récupérerai de Mayen et je lui montrerai votre cave. Vraiment, votre frère était un fin connaisseur et il avait su garder d'excellents vins !

MdF : Faites, mais revenez vite. Le potage n'attend pas. (*Il sort*)

Alix (*qui entre*) : Madame est servie.

MdF : Merci, Alix. Nous ne serons que trois. Le préfet est parti.

Alix : J'ai vu, Madame. Il avait l'air fâché. Comme c'est dommage !

MdF : Dommage ? Pourquoi ?

Alix : Tout le monde souhaite son installation à Biviers ... un si bel homme !

MdF : Allons, bon. Lui aussi ! Quel tempérament vous avez ! Il vous les faudra tous !

Alix : Il est jeune, il est puissant. On le dit très intelligent. Et vous avez vu ses yeux ?

MdF : Mais c'est scandaleux ! Et moi qui vous croyais vertueuse !

Alix : Les filles de la Révolution sont émancipées, madame. Les temps ont changé.

MdF : Ah oui, les temps ont changé ! Vous l'avez dit ! Pauvre France ! La roture qui nous donne des leçons ...

Scène 7.

Menon et Mayen entrent, avinés, se tenant par l'épaule, titubant et chantant une chanson à boire, bouteille à la main.

MdF : Regardez ceux-là ! Ils ne savent même pas se tenir et ils prétendent administrer la commune.

Du Menon : Chère amie, il faut boire de temps en temps pour oublier nos soucis et nous réjouir d'être encore en vie.

De Mayen : Oui, on a tous eu peur pour notre pauvre carcasse. La *veuve* n'est pas passée bien loin de nos têtes.

Du Menon : C'est vrai, tu as été au cachot trois mois à Versailles, mon cher. Le vin du roi était-il bon ?

De Mayen : Et toi, sur la liste des suspects ? A cause de tes coups tordus ... Tu ne devais pas rire tous les jours.

Du Menon : Vous aussi, ma chère Françoise. Sans l'excellente réputation de votre frère, vous ne seriez plus dans votre beau château. Allez, buvez donc un coup avec nous ! (*Il prend un verre et la sert*)

De Mayen : Quand on pense à tous ceux qui ont été raccourcis, comme notre brave Vidaud.

Du Menon : Et Barnave !

De Mayen : Et tous ces jours qu'on a vécus en se demandant chaque matin si ce ne serait pas le dernier.

Du Menon : Tout ça pour en arriver là ! Un Bonaparte qui remet tout en place... Et c'est reparti, comme avant.

De Mayen : Ce serait quand même bien d'avoir le préfet dans notre poche. On dit qu'il est très ami avec Bonaparte.

Du Menon : Pas si sûr ! On m'a dit au contraire que Bonaparte ne l'aimait pas parce qu'il serait plus intelligent que lui.

De Mayen : Pouvons-nous espérer, chère voisine, que vous nous donnerez Fourier comme voisin ?

MdF : Rien n'est moins sûr. Allons manger à côté.

Du Menon : Si vous nous privez de Fourier, nous aurons quand même un moyen de pression sur Bonaparte. Vous savez, notre voisin Paulin de Barral ...

MdF : Quoi, cette ordure !

Du Menon : En politique, il faut savoir tout utiliser, chère amie. Paulin va épouser Zoé, la cousine de madame Bonaparte. Ca, c'est un excellent pion sur notre échiquier. A vous de choisir : Paulin ou Fourier ...

MdF : Abjects, oui, j'ai bien dit abjects !

Du Menon : Allons, buvez un verre et ne soyez pas si naïve. Si votre frère vous voyait !

MdF : Justement, si mon frère vous voyait dans cet état, il vous rabattrait le caquet.

Du Menon : Nous aurions de quoi lui rabattre le sien, ma chère. Il n'était pas si prude que vous le croyez. Et s'il n'a pas voulu prendre femme, il ne dédaignait pas celles des voisins, ni les filles des domestiques...

MdF : Ce n'est pas vrai ! Mensonges ! Le vin vous dérange. (*A de Mayen*) Vous au moins, dites-moi que c'est faux.

De Mayen : Hélas, madame, votre frère était parfois un joyeux luron. Dumenon dit la vérité.

MdF : Alors, si tout est pourri, servez-moi un grand coup à boire. (*Elle boit ainsi qu'Alix*).

De Mayen : Moi, je veux boire à la santé du préfet et à sa longue vie. On le dit vertueux et très intelligent. Puisse-t-il nous assurer la paix, la sécurité et des jours meilleurs !

Au piano, Alix entame l'air d'Ange Pitou. Ils chantent tous :

"C'était pas la peine, vraiment pas la peine...c'était pas la peine assurément...De changer de gouvernement."

Rideau

En projection sur le rideau :

Joseph Fourier louera le château de Beauregard à Seyssins pour mener dans le calme ses études personnelles.

Il sera préfet de l'Isère jusqu'en 1815, et deviendra un grand savant physicien et mathématicien.

En avril 1803, Pierre du Pré de Mayen, 65 ans, épousera Alix de Sinard, 23 ans. Il sera maire jusqu'en 1815.

De 1815 à 1827, Jean-Sébastien du Menon de la Motte sera maire de Biviers. Il y développera la culture du ver à soie.

Fin de l'acte 4.

Fin de la pièce.